

TANIA DE MONTAIGNE

Toutes les familles
ont un secret

roman



Flammarion

Extrait de la publication

TANIA DE MONTAIGNE

Toutes les familles
ont un secret

«Ceci est une histoire vraie et, comme dans toutes les histoires vraies, il y a des secrets. Toutes les familles ont un secret. Le monde se divise simplement entre ceux qui savent tout ou partie du secret et ceux qui croient qu'ils n'en ont pas. Il y a ceux qui savent et ceux qui croient.»

*Tania de Montaigne écrit des romans, des pièces de théâtre,
des chansons...*

Flammarion

Toutes les familles ont un secret

DU MÊME AUTEUR

- Patch*, Florent Massot présente, 2001 ; Pocket, 2002.
Le Quart d'heure islandais, Florent Massot présente,
2002 ; Pocket, 2003.
Geneviève et la théorie du cinq, Flammarion, 2004 ;
Pocket, 2005.
Tokyo c'est loin, Flammarion, 2006 ; Pocket, 2007.
Les Caractères sexuels secondaires, Flammarion, 2009 ;
Pocket, 2012.

Tania de Montaigne

Toutes les familles
ont un secret

roman

Flammarion

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3349-9

*Si quelqu'un veut savoir
pourquoi nous sommes morts, dites-leur :
parce que nos pères ont menti.*

Rudyard KIPLING

LES DENTS DE LA CHANCE

Pour ceux qui ne me connaissent pas, j'ai les dents de la chance. Je tiens ça de mon père, qui le tenait de son propre père, qui le tenait probablement du sien, qu'est-ce que j'en sais ? À vrai dire, ce que je sais de mon père, outre cette histoire de dents écartées qui ne sert pas à grand-chose, c'est... Enfin, disons que mes dents peuvent servir à me décrire au premier abord : « Tu sais, celui qui a les dents de la chance. » Ça peut aussi servir à faire parler les autres : « Oh bah dis donc t'as les dents de la chance, toi », et encore, de moins en moins. À une époque, quand Yannick Noah gagnait des matchs, là, oui, on m'en parlait. On disait : « Oh, t'as les mêmes dents que Yannick Noah, toi. » Je trouvais l'idée intéressante et j'y entrevoyais la possibilité que d'autres qualités de la star m'échoient par extension dentaire. Cependant, ma façon de jouer au tennis prouve à elle seule à quel point ça n'est pas grâce à ses dents que Yannick Noah a gagné Roland-Garros.

Quand j'étais petit, on parlait beaucoup de mes dents. Du moins, beaucoup plus qu'aujourd'hui où

elles n'intéressent plus personne. Même moi, je m'en fous de mes dents. J'y pense à l'occasion d'un détartrage ou d'une gingivite, encore que, dans ce cas précis, c'est plus à mes gencives que je pense. Il est vrai que, depuis quelque temps, cette question est devenue cruciale. J'ai un problème de gencives flottantes qui m'est venu avec mon père. Enfin, pas directement avec lui, mais avec le fait de penser à lui. Penser à lui m'a beaucoup fatigué, et, tout de suite après, mes gencives ont flotté. C'est très courant, paraît-il. Disons que, ce qui est très courant, ça n'est pas d'être fatigué quand on pense à son père, c'est d'avoir la gencive qui flotte quand on est fatigué. Cela dit, il m'arrive souvent de croiser des gens qui sont très fatigués quand ils pensent à leurs parents. Il faut dire que c'est un lien épuisant par essence puisqu'on ne peut que le subir, ou s'efforcer de ne pas le subir. Difficile d'y trouver un milieu, juste ou pas. Il n'y en a pas. Il y a la famille, ou l'absence de famille, qui ramène directement à la famille. Et c'est là qu'intervient la fatigue.

Mais, si tout le monde a une famille, tout le monde n'a pas les gencives qui flottent. Une de mes amies a les cervicales qui se tassent, c'est autre chose. C'est arrivé tout de suite après un déjeuner tout ce qu'il y a de plus dominical, avec des œufs au plat, du bacon, et sa mère, et la télé aussi, dans le fond. Cette amie était assise, innocente à ce qui se préparait, elle reprenait un peu de pain pour saucer cet œuf du dimanche qu'elle aurait préféré à la coque plutôt qu'au plat. Mais le repas dominical a toujours été laissé aux bons soins de sa mère. L'une mange,

l'autre cuisine, c'est ainsi. L'une mange, pas exactement ce qu'elle aurait mangé si elle avait décidé de ce qui serait le plus à même de la contenter dans un cadre de déjeuner dominical. L'autre cuisine, pas tout à fait ce qu'elle se serait préparé si elle avait été seule. D'ailleurs, la mère de cette amie ne cessait de faire des œufs au plat qu'elle mangeait, puis digérait très mal, se plaignant à l'oreille de sa fille dès le lundi, selon une formule consacrée : « J'ai été malade comme un chien dimanche soir, je crois que je ne digère pas les œufs. » Ce à quoi sa fille a toujours répondu : « Eh bien, fais autre chose. Après tout, rien ne nous oblige à manger des œufs. » Bien sûr, c'est ce « rien ne nous oblige » qui faisait que, le dimanche d'après, les œufs étaient de nouveau là, au plat et pas à la coque. Œuf oblige.

Ça, c'était avant ce fameux jour où mon amie, très concentrée sur sa mouillette, entend sa propre mère lui dire : « Tu vas rire, mais ta sœur est ta mère et je suis ta grand-mère. »

Mon amie n'a pas ri. C'est le problème de cette expression qui, en général, intervient à des moments où, même en se forçant beaucoup, il serait impossible de rire. « Tu vas rire », c'est une sorte d'incantation, une prière que la personne qui la prononce adresse à son interlocuteur, *je t'en supplie, ris, car si tu riais, je rirais aussi, et du coup tout passerait comme un rien, et à chaque fois qu'on y repenserait, on s'en payerait une bonne tranche.*

Mon amie n'a pas ri, elle a pensé à toute allure aux tenants et aboutissants. Parce que c'est une chose d'intégrer que votre mère est votre grand-mère,

après tout, c'est du même ordre, c'est une personne de sexe féminin qui vous fait à manger le dimanche, remonte le col de votre manteau si d'aventure il faisait froid, si par malheur un courant d'air. Ça n'est pas comme si on vous disait : « Tu vas rire, ta grand-mère est ton père. » Là, c'est plus compliqué, même sans le : « Tu vas rire. » Ta mère est ta grand-mère, après tout, pourquoi pas. Seulement, c'en est une autre d'intégrer que la personne que vous entrevoyez de temps en temps, le cheveu gras, l'œil torve. Celle dont le fils, votre neveu, enfin, votre demi-frère en l'occurrence, persiste à vouloir mettre des « lol » à chaque fin de phrase et surtout quand ça ne le nécessite pas. Encore ce syndrome du « Tu vas rire » qui, finalement, relève peut-être d'une problématique familiale plus large.

« J'ai une septicémie, lol. » « Mon père est alcoolique et bat sa femme, lol. » C'en est une autre de se dire que la mère de Lol est votre mère aussi, et que votre ancien beau-frère, nouvellement beau-père, est un alcoolique qui, accessoirement, bat votre mère. Du coup, mon amie a eu les cervicales qui se sont tassées quasi immédiatement. On peut le comprendre.

Pour en revenir à mes dents, j'en ai beaucoup entendu parler enfant. Sûrement parce qu'elles prenaient plus de place dans mon visage qu'aujourd'hui. C'étaient mes premières dents définitives, elles étaient imposantes et frappantes pour la majorité des gens qui, globalement, ont les dents de devant collées l'une à l'autre, ou du moins très rapprochées.

Et puis, ces dents disaient, pour qui nous connaissait, la réalité de ce qui nous était arrivé. Une chose qui n'arrive qu'aux autres. Elles disaient que mon père était, certes mort, mais qu'il avait été vivant, qu'il avait eu des dents et qu'elles m'avaient été transmises avant qu'il ne soit plus, comme dans un relais quatre fois cent mètres. *Tiens, prends mes dents et vis, moi je vais m'en tenir là.* Ces dents disaient mon malheur et ma résurrection. J'avais traversé les enfers et m'en trouvais récompensé : j'avais la chance en moi et de grandes choses m'attendraient.

Quand je dis que je me fous de mes dents, ça n'est pas exact. Je suis toujours friand d'informations concernant cette particularité dentaire. J'ai même trouvé un forum à ce sujet. C'est l'avantage d'Internet, il y a des forums sur à peu près tout. Pour être tout à fait franc, ce qui a attiré mon attention, c'est l'intitulé : *Savez-vous que les personnes qui ont les dents de la chance sont des chauds ?* Évidemment, ça interpelle. Ce, d'autant plus que, si on me trouve volontiers sympathique, les gens disent « sympa », il est assez rare que de prime abord on me dise que je suis « chaud ». Et ma profession n'arrange rien : je suis expert comptable aux Pompes funèbres générales. Alors bien sûr, dire de moi que je suis chaud implique qu'on ne me rencontre pas sur mon lieu de travail. Bref, je vois ce forum et je me dis : « Allons bon, ces dents vont enfin servir à quelque chose de positif. » Preuve que je lis très peu de forum, car, souvent, le principe de ce genre de

lieux n'est pas vraiment de donner des informations crédibles ou intéressantes.

Voici le déroulé exact de la conversation telle que je l'ai lue :

Dans un premier temps, une personne nommée Reptile26 annonce qu'une étude, dont il ne précise ni les auteurs ni le protocole, a démontré qu'il y avait un lien direct entre les dents écartées et le fait d'être, je cite « vraiment très chaud ». Reptile26 ne va pas plus loin dans l'explication, la conclusion de l'étude semble amplement lui suffire et je ne le fustige pas car j'imagine sans effort que, tout comme moi, Reptile26 attend depuis toujours que ses dents se rendent enfin utiles.

Second mouvement. Une certaine Coquinette64 répond à Reptile26 : « Ah oui c'est bon à savoir. » Me poussant à déplorer cette manie lamentable du pseudonyme qui m'empêchera à tout jamais de prendre contact avec cette personne, visiblement très ouverte d'esprit, au moins sur ce sujet. Je me prends à rêver d'un monde où, dès que je découvrirais mes dents, il serait entendu pour tous que je suis une personne « vraiment très chaude ». On ne dirait plus : « Tu sais celui qui a les dents de la chance » mais : « Mais si, tu vois, ce type très chaud qui bosse à la compta. »

Arrive alors Popol45, qui, plein d'humour, précise : « Tu veux dire que c'est des grosses salopes ? ;) » Faut-il en conclure que, pour Popol45, cette étude ne concerne que les femmes ? À moins que « grosse salope » soit, dans le monde de Popol45, un terme

générique applicable au genre humain dans sa globalité.

Suite à cette saillie, d'un humour discutable, Juju74 fait son entrée : « Ça va pas de m'insulter ! J'ai les dents écartées et je suis pas du tout une salope », immédiatement épaulée par Kiki02 : « Ouais, espèce de blaireau ! Tu fais partie de ces cons qui font de l'humour de merde. Tu ferais bien de respecter les femmes si tu veux garder tes dents. »

Après Kiki02, un déluge d'insultes s'abat sur Popol45 qui, vaillant, tente de répliquer sur le mode « oh bah ça va, si on peut plus rigoler ».

J'en profite pour quitter les lieux cybernétiques et me replonger dans mon bilan comptable.

LE NOM DU PÈRE

L'autre chose que je sais de mon père, c'est son nom, puisque c'est aussi le mien. C'est l'autre chose qui me définit, pour ceux qui me connaissent cette fois. Ceux qui ne me connaissent pas savent simplement que je me nomme comme je me nomme, et n'en font pas plus de cas que si je me nommais autrement. C'est le principe d'un nom, on n'a pas d'avis dessus. Des préjugés oui, un avis, non. On peut dire : « Ah, ton nom sonne arménien », ou « Comment tu l'écris, avec un ou deux t ? », ou « Je connais quelqu'un qui s'appelle comme toi », avec les conséquences que ce genre de constat peut entraîner si la personne à laquelle on fait allusion vous a torturé dans l'enfance ou trompé avec votre meilleure amie ou votre sœur ou les deux. En général, ça s'arrête là. Sauf à s'appeler d'un nom qui n'en est pas un ou pas encore. Ça, c'est tout le problème de l'avant-garde. Celui qui se nomme Aligot Jeambard ou Rognon Bordier, celui-là aura sans arrêt à répondre de son nom et de lui-même, et finira, peut-être, par changer

d'identité, de visage, ou de sexe, ou les trois à la fois.

Moi, je me nomme Marvin Otans, fils de Marvin Otans. Pas Marvin junior, fils de Marvin, non, bel et bien Marvin tout court comme Marvin, l'autre. Parfois les gens disent : « Oh, comme Marvin Gaye », ce à quoi je réponds : « Oui, c'est ça. » J'ai cru un temps que ce prénom me rendrait sulfureux et séduisant, il n'en a rien été. Preuve que si Marvin Gaye a eu tant de succès auprès des femmes, ça n'avait pas grand lien avec son prénom. La vie est parfois décevante.

Si j'ai point pour point le même nom que mon père, force est de constater que ma mère n'y a rien trouvé à redire. Mais d'autres voix ont certainement dû s'élever. Oui, certainement. Bien que n'en ayant jamais entendu parler, je ne peux croire qu'aucune des personnes qui formaient, alors, l'entourage de mes parents, n'ait dit : « Vous voulez pas l'appeler autrement, ce gosse ? » J'ose espérer que quelqu'un d'un peu sensé a soulevé le fait que c'est pas les prénoms qui manquent et que c'est très spécial d'appeler un enfant exactement comme son père. Ça peut lui nuire. Psychologiquement parlant au moins. Il se peut même que quelqu'un d'un peu fantasque, sentant la situation déraiper, ait proposé de me nommer Aligot ou Rognon plutôt que Marvin. Ce que j'aurais préféré, sans nul doute. De toute façon, rien n'y a fait, et je suis Marvin Otans, fils de Marvin Otans. Et puis mon père est mort

et tout ça a fini par devenir une évidence pour tous, ou, tout du moins, un sujet sur lequel il n'y avait pas à revenir. Je suis donc devenu un mausolée.

Inutile de préciser que, si porter le nom de son père n'est pas chose facile, il est un peu lourd d'avoir à endosser de son vivant l'identité d'un mort. J'ai eu longtemps pour chacune de mes actions deux pensées, une pour le vivant que je suis et une pour le mort qu'il était. Forme de schizophrénie mémorielle qui m'a gâché pour ainsi dire toute mon enfance et une bonne partie de mon adolescence et peut-être ma vie dans son ensemble. Tout a toujours été comme quand on nourrit un enfant rétif, une bouchée pour le père, une bouchée pour le fils. Il y a, à l'intérieur de moi, cette part morte que je traîne. Une chambre froide qui m'oblige à voir tout simultanément en couleur et en noir et blanc.

Petit, si je tombais amoureux d'une fille, quoi que j'y fasse, à un moment ou à un autre, j'apprenais qu'elle était orpheline ou qu'elle n'allait pas tarder à l'être, ou que sa mère l'était, ou que son père n'allait pas tarder à l'être. Pour une joie, une peine. Pour un peu de vie, beaucoup de mort. Plus tard, je suis même sorti avec Sabine Fresantet, une fille qui n'était ni orpheline ni fille d'orphelins, mais qui, à un moment, m'a proposé qu'on se suce le sang. C'est spécial tout de même. Mort-vivant je suis, mort-vivant je reste.

Et la mort n'envahissait pas que ma vie sentimentale. Pendant très longtemps, mon grand ami fut Medhi Chibani, un conquérant, toujours prêt à

faire « un maximum de conneries », comme disait Mme Chibani qui, se tournant vers moi, ajoutait : « Et toi tu le suis en plus. » C'est avec Medhi que je me suis ouvert le front, cassé une côte, entorsé la cheville puis le poignet puis le genou puis à nouveau la cheville. Avec Medhi, nous faisons des courses de caddies sur le parking du Mammouth devenu depuis Euromarché puis Carrefour Market puis plus rien du tout, une direction financière lointaine ayant décidé que nous n'étions pas un bassin de consommation porteur. J'étais amoureux de la sœur de Medhi, Keltoum. Avec Keltoum, nous prenions le RER. C'était son idée, prendre le RER et y chanter pour pouvoir ensuite se payer des cafés sur les Champs-Élysées. Pourquoi ? « Parce que, c'est bien connu, c'est sur les Champs-Élysées qu'on trouve des stars », disait Keltoum. Et puis après ? Après, tout serait simple, la star verrait Keltoum et voudrait l'épouser. Elle réfléchirait un peu, et dirait : « D'accord, mais il faut une maison pour ma mère et mon frère et une autre pour Marvin et sa mère. » La star dirait : « Bon, d'accord, allons-y. » Et le fait que Keltoum ait douze ans n'y changeait rien. La star nous offrait à tous des maisons à Hollywood et attendait patiemment que son épouse atteigne la majorité. Moi, bien que mortifié à l'idée de devoir partager Keltoum avec une star d'Hollywood, j'acceptais en silence, beau joueur. Après tout, je n'avais que neuf ans et aucun moyen d'offrir une maison à ma bien-aimée.

Keltoum décidait pour nous et c'était toujours bien, il y avait une solution à tout. Elle avait pris

cette place à la mort de son frère aîné, celui que je n'ai pas connu, celui dont leur mère ne parlait jamais. Le trou dans le cœur de Mme Chibani. Résolue à combattre le silence à mains nues pour lui faire rendre bouche et gorge, Keltoum, la valeureuse, avait mis au point une méthode infallible. Avec deux vieux jeux des sept familles Esso et un verre à moutarde Titi et Gros Minet, elle faisait parler les morts, nos morts. Tous les trois, nous nous concentrons, front plissé, sourcils froncés et, à un moment, le verre bougeait. Je sais, je l'ai vu et pas qu'une fois. « Il bouge, il bouge », disions-nous, excités et apeurés. Elle, pas déconcentrée pour autant, suivait les mouvements du verre qui se déplaçait d'une carte à l'autre, parfois lentement, parfois très vite. Elle regardait attentivement et interprétait chaque mouvement, y trouvant des signes évidents, d'abord pour elle seule, puis pour nous tous. Si le verre s'en allait vers le père de la famille Vélo, Keltoum me disait : « Ton père te dit de foncer. » Moi, pas sûr : « Ah bon ? » Elle : « Bah oui, regarde, il est sur le vélo, il pédale et il tourne la tête. Ça veut bien dire qu'il te demande de le suivre et comme il a l'air d'aller hyper vite, bah, là c'est évident. » « Ah ouais », disait Medhi. « Ouais, carrément », je disais tout de suite après, en hochant la tête, sûr à présent de ce qu'il fallait faire dans la vie. Si dans la famille Piano, le verre s'arrêtait sur le frère, Keltoum disait : « Karim nous dit qu'il faut ressortir son synthé », Medhi disait : « Bah oui, mais on sait pas en jouer », Keltoum répondait sans sourciller : « C'est pas le problème, s'il dit qu'il faut le faire, c'est qu'il faut le

faire. » « Ouais, carrément », je disais en hochant la tête. De toute façon, je disais toujours oui, en hochant la tête ou pas. Keltoum était irrésistible, même ma part morte cédait devant elle, c'était la vie et nous la croyions sur parole, la vie, ça ne se discute pas.

La preuve que Keltoum pouvait tout nous demander, c'est qu'une fois, elle a eu l'idée de faire une reprise de *Careless Whisper* de George Michael, avec Medhi et moi dans les chœurs. C'était au temps où Keltoum avait cessé d'être amoureuse du chanteur d'un groupe norvégien qui s'était marié peu de temps avant. Keltoum n'aimait que les hommes qu'on pouvait épouser. Elle s'était rabattue sur George Michael post-Wham. C'était au temps où nous ne savions pas encore, qu'en quelque sorte, George Michael n'était pas vraiment disponible.

Keltoum : « Moi, je chanterai et vous vous ferez les chœurs. »

Si nous pouvions la soutenir de loin, lorsqu'elle chantait, très mal, des chansons d'amour écrites par des groupes norvégiens, c'était autre chose de se retrouver associés à George Michael post-Wham dans un RER plein.

Medhi : « T'es *exploseman* ou quoi ? »

Medhi avait découvert depuis peu que si on mettait « man » (à prononcer « mane ») à chaque fin de mot, ce mot prenait une toute nouvelle ampleur.

Moi : « Chantmé. »

Pour ma part, j'avais découvert, depuis peu (nous venions d'entrer au CM1, une nouvelle vie de quasi-adulte s'offrait à nous), que « chantmé » était un mot qui voulait dire tout et son contraire, ce qui dans cette situation précise se révélait d'un grand intérêt. Je ne voulais pas passer pour un faiblard aux yeux de Medhi, mais, trop m'avancer dans le négatif aurait pu me valoir des mauvais points auprès de Keltoum, j'en serais mort. « Chantmé » était donc un parfait compromis en attendant de voir comment les événements tourneraient.

— Bah quoi, c'est pas grand-chose, les gars, et puis ça aurait tellement la classe. Allez !

— Mais on la connaît pas ta *chanseman*.

— Bah vous faites juste les refrains avec moi.

— Chantmé.

— Et comment on les reconnaîtra ?

— C'est simple, c'est juste après : *Kenni grasi ail*.

— Euh *excuseman* mais ça m'étonnerait que *kenni grasi ail*, ce soit de l'anglais.

— Ah bon parce que toi tu le parles, l'anglais ? Demande à Marvin si c'est pas de l'anglais peut-être ?

— N'importe quoi. Marvin il en sait rien, il est en CM1, il a jamais fait d'anglais.

— Oui et moi j'suis en 6^e, j'suis la seule qui sait ce que c'est l'anglais.

— Ça va, t'as commencé y a trois semaines, ça m'étonnerait que tu parles super bien anglais.

— Bon, je commence.

I frai so forsure

A ter cowain and to ze gay for unchor

Azeouais cosai

Some is in yourai

Zenomani si fo chaud

Kenni grasi ail

C'est là, après *Kenni grasi ail* que vous y allez.

A never gonna gefozen

Gelli gimme ga forever...

— Keltoum, ce serait plus *facileman* si on faisait lalala.

— Chantmé.

TABLE

Les dents de la chance	9
Le nom du père	17
Le fantôme.....	25
L'opérateur	31
Le second.....	39
Un secret	49
Une famille normale	53
L'Avant et l'Après	57
Un frère	63
L'os et le marteau.....	69
Le poil et la lame.....	75
Un, deux, trois.....	79
Alice	83
Le chat.....	93
Les chiffres et les lettres	99
1974	115
Le dix-septième lancer.....	119
Tic tac tic tac	127
L'annonce faite à Marvin	129
La main	133
Bingo.....	135

La bombe à retardement	143
La route	147
Le Cube.....	153
Prématuré.....	161
L'aire d'autoroute 225	167
Il faut qu'on parle	175
La perfection.....	179
Kipling	181
Le chaos.....	187
L'Équation.....	189
Le diable	197
La danse.....	205
Bali	209
Le souvenir	217
Les mères de Marvin	223
Tabula rasa	231
Épilogue	237

N° d'édition : L.01ELIN000271.N001
Dépôt légal : janvier 2014